

— Notre pays doit beaucoup à la France, monsieur, et c'est toujours une aubaine pour les vrais Américains que d'avoir l'occasion de manifester leurs sympathies à des Français.

— J'en suis charmé, mademoiselle, mais je regrette de n'avoir que peu de droit à ces sympathies. Je ne suis français que de race, étant né au Canada.

— Vous êtes canadien ? Vous devez connaître Montréal alors.

— C'est ma ville natale, mademoiselle ; la connaîtriez-vous aussi ?

— Mais sans doute... Comme cela se trouve !... J'y ai passé un an, à étudier le français chez un pasteur qui avait connu ma famille, en Virginie...

— Ah ! vous êtes sudiste, dans ce cas...

— De naissance, monsieur, de naissance seulement. Ce sont les opinions de mon père qui nous ont forcés d'émigrer. Et si nous avons de la reconnaissance envers les Français de l'ancien monde qui ont aidé notre pays à conquérir son indépendance, nous aimons aussi les héros qui sont venus nous prêter l'appui de leur courage dans la terrible crise que nous venons de traverser — surtout quand c'est encore le sang français qui coule dans leurs veines ! ajouta la jeune fille dans un élan d'enthousiasme.

Notre ami écoutait, avec une émotion visible, cette voix harmonieuse qui lui parlait avec tant de chaleur de la France, de son pays natal, de la noble cause qu'il avait embrassée : et, à mesure que la conversation se prolongeait, il se sentait envahir par un sentiment plus tendre qu'il ne se serait cru capable d'en éprouver.

— De sorte que, dit-il, vous devez parler le français, mademoiselle...

— Oh ! assez difficilement, monsieur ; je n'ai guère l'occasion de le cultiver ici, vous comprenez. Très peu de livres, point de journaux...

— Mais, j'en ai, moi, des livres et des journaux français, miss Fairfield ! s'empessa d'interrompre l'an-

cien officier ; et si vous me permettiez...

— C'est trop de bonté vraiment, monsieur Des Isles.

— Et nous parlerons français ensemble quelquefois, voulez-vous ?

— J'en serai bien heureuse, monsieur.

Et les deux interlocuteurs échangeaient inconsciemment un de ces regards qui, s'ils ne décident point de toute une vie, laissent au moins une impression souvent ineffaçable.



On conçoit qu'après une conversation comme celle que nous venons de rapporter, un courant de sympathie profonde s'établit de suite entre les deux nouvelles connaissances.

Miss Mary Fairfield paraissait avoir vingt-cinq ans au plus. Nous avons dit qu'elle était belle ; c'était — ce qui vaut mieux encore — une créature exquise. Elle était instruite, d'un jugement solide, d'une distinction suprême, d'une délicatesse de sentiments qui perçait dans toutes ses paroles et dans tous ses actes, — avec juste ce léger grain de romanesque qui fait vibrer l'âme sans altérer le sens pratique de l'esprit.

Entre deux caractères si bien faits pour s'entendre, les relations sociales ne pouvaient manquer de se transformer bientôt en relations intimes. L'estime mutuelle devait engendrer l'amitié ; celle-ci devait amener les confidences du cœur ; et quand deux cœurs s'ouvrent l'un à l'autre, l'amour ne tarde guère à se glisser entre les deux.

Une coïncidence y aida. De même que Guillaume Des Isles, miss Fairfield avait eu, elle aussi, ses désenchantements et sa blessure au cœur. Elle avait aimé de toute son âme un jeune planteur de la Virginie engagé par traditions de famille dans le parti de la Sécession. Les troubles politiques qui avaient entraîné l'émigration de la famille Fairfield, et qui finalement devait dégénérer en une gigantesque lutte fratricide, avait d'abord creusé un abîme entre les deux fiancés. Puis, une décharge d'artillerie meurtrière — oh ! les guer-

res civiles ! — en fauchant l'un dans sa fleur, avait brisé le cœur de l'autre, et enseveli tout espoir de réconciliation dans les tranchées ensanglantées de Gettysburgh.

Les confidences avaient été mutuelles, naturellement. Tous deux avaient aimé, tous deux avaient souffert, tous deux avaient connu l'amertume de l'exil, tous deux avaient dû dire adieu à leurs souvenirs d'enfance, en même temps qu'à leurs rêves de jeunesse : cette quasi-similitude de destinée en fit bientôt deux inséparables.

Tendresse toute fraternelle d'abord, mais qui ne tarda pas, à mesure que s'oblitéraient les cuisants regrets du passé, à provoquer l'échange des deux âmes. Il se fit presque à leur insu, dans un de ces moments d'expansion dont l'impression délicieuse suit l'homme à travers la vie, comme les parfums pénétrants qui embaument l'atmosphère longtemps après que s'est fanée la fleur qui les a produits.

Ce ne fut d'abord, entre les deux amoureux, qu'un vague abandon des cœurs, sans but précis, sans projet arrêté — entraînement pour ainsi dire inconscient, sans calcul comme sans hésitation. Ivresse des âmes où les sens ne sont pour rien, où les préoccupations de l'avenir ne comptent pas, où les côtés pratiques de l'existence disparaissent dans le rayonnement d'un bonheur d'autant plus irréfléchi qu'il était plus inattendu !

Ils s'aimaient pour s'aimer, sans se demander ce qui les attendait au bout de leur sentier fleuri.

Guillaume s'éveilla le premier de ce rêve enchanteur, et parla mariage. La jeune fille parut surprise ; puis, avec un regard attendri, et une infinie tristesse dans la voix :

— Ne parlons point de l'avenir, dit-elle ; jouissons du bonheur présent, cela vaut mieux.

Le jeune homme n'insista pas ; mais, s'il ne parla plus d'avenir, il ne se fit pas faute d'y penser. Il redoubla d'efforts et d'ambition ; et le succès, ami du travail opiniâtre et assidu, couronna largement son acti-